

de quitter l'Espagne, ces plantes y avoient repouffé d'elles-mêmes. Je vis quelque tems après de la garance qui croissoit fans culture dans le jardin du gouverneur d'Alicante, à deux lieues de cette dernière ville. Personne n'y connoissoit cette plante; je la trouvai aussi belle & vigoureuse que celle de Zélande; & c'est les seuls endroits où je l'aie rencontrée en Espagne. Miller dit dans son dictionnaire du jardinier, qu'on lui a envoyé de la garance, ou Rubia, de *Gibraltar* & de *Minorque*, où elle fort d'entre les fentes des rochers.

Les maisons qui entourent la grande place de Madrid sont toutes de la même hauteur & bâties sur des portiques. Le bâtiment où se tient l'Académie de peinture, de sculpture & d'architecture donne sur un des côtés de cette place. On venoit d'envoyer quelques académiciens à Grenade, pour y lever le plan du palais des rois Maures qui est dans cette ville, dont je donnerai ailleurs la description. Il y a dans Madrid trois autres académies, celle de la langue Espagnole, celle d'histoire, & celle de médecine.

Il y a peu de tems qu'on a établi une presse pour la musique, dont j'ai acheté quelques cahiers.

Don Manuel Salvador Carmona est le meilleur graveur Espagnol; ses ouvrages sont

très-connus en France & en Angleterre ; il a étudié son art à Paris, aux dépens du roi. Don Thomas Lopès est le géographe du roi ; il est actuellement occupé à publier une collection de cartes des provinces d'Espagne & de Portugal, qui sont peu exactes pour les longitudes & les latitudes, mais en échange on y trouve les plus petits villages & jusques aux *Ventas*. On a publié en 1761, un plan de Madrid gravé en quatre grandes cartes. Le célèbre Boccharini joueur de Violoncelle, Italien, réside ici.

---

## C H A P I T R E X V I.

*Deux pièces du théâtre Espagnol décrites.  
 Famille royale. Couvent de religieuses de  
 LOECHES. Superstitions. Miracle du sang  
 de St. PANTALÉON.*

**I**L y a deux théâtres à Madrid où l'on représente des drames Espagnols. Je vis des danseurs de corde dans celui qui porte le nom de *la Croce*, qui a trois rangs de loges. Dans une partie du parterre les bancs sont divisés par des appuis en autant de places. On ne fera pas fâché de lire ici le

détail & l'intrigue d'une Comédie, & ensuite d'un intermède Espagnol. Ce dernier servira de pendant à celui dont Mr. Baretti a rendu compte. La comédie dont je vais parler, a pour titre *Dédain pour Dédain*. C'est une des pièces les plus estimées du théâtre Espagnol, dont l'auteur est Don Augustin Morelo. Elle est en trois actes, ainsi que toutes les comédies Espagnoles, partie en vers & partie en prose mesurée. Voici les noms des personnages.

Le Comte d'URGEL

Le Prince de BEARN

GASTON Comte de FOIX

} Amans de DIANE.

Le Comte de BARCELONE, père de DIANE.

POLILLA, Bouffon, au service du Comte d'URGEL.

DIANE, fille du Comte de BARCELONE.

CINTHIE

PHÉNISSE

LAURE

} Dames de la cour de DIANE.

Musiciens.

La scène est dans le palais du comte de Barcelone & ne change que dans le second acte qui se passe dans les jardins. La première scène s'ouvre entre le comte d'Urgel & son serviteur, à qui le comte fait confidence de sa passion pour Diane, & se plaint de la singulière humeur de cette princesse

qui a une averfion décidée pour l'amour & l'état du mariage, quoique héritière unique de fon père. Polilla l'encourage & lui fait efpérer que fa dame changera de gout. En fuite furviennent le comte de Barcelone, le prince de Bearn, & Don Gafton de Foix. Les trois amans demandent à la fois au comte la permiffion de faire la cour à fa fille & de lui donner des fêtes. Après cette fcène ils fe retirent, & Diane entre avec trois dames de fa cour. Elle eft entourée de muficiens qui exécutent des chanfons dont les paroles font des déclamations contre l'amour. Polilla, valet du comte d'Urgel, contrefaisant le bouffon, eft reçu comme tel au fervice de la jeune comteffe, après quoi le comte de Barcelone rentre avec les trois feigneurs. Diane leur déclare fon averfion pour le mariage. Le comte d'Urgel, qui avoit fait fon plan en fecret, approuve la manière de penfer de la comteffe, & dit que non-feulement il ne veut point aimer, mais qu'il feroit au défefpoir d'être aimé d'une femme : la comteffe, furprife d'entendre un homme renchérir fur elle, entre en converfation avec le comte d'Urgel, qui à force de la retourner, lui fait avouer que quoiqu'elle prétende n'aimer perfonne, elle veut abfolument avoir la gloire d'être aimée;

le comte soutient qu'aucune femme au monde n'est capable de lui rien inspirer, ce qui pique l'amour propre de Diane, & le premier acte finit. Le second commence par une scène entre le comte d'Urgel & son valet Polilla, qui lui conseille de tenir bon. Ils sortent & Diane entre avec ses femmes; elle se plaint à Cinthie de l'insensibilité du comte d'Urgel, & veut absolument la subjuguier. Pour cet effet, comme il doit se donner une fête, elle s'arrange de façon que c'est avec elle qu'il doit danser; chaque dame devant avoir un ruban de couleur différente dans sa poche, & danser avec le cavalier dont les couleurs se trouveroient par hazard de la même espèce, elle en met de toutes les nuances pour ne pas manquer son coup. Le comte d'Urgel entre, la comtesse lui demande s'il l'aimeroit au cas qu'elle prit du gout pour lui; il répond sèchement que non. Le Bal commence; Diane ayant donné la main au comte d'Urgel, il ne peut pas cacher plus longtems qu'il l'aime, sur quoi elle prend sa revanche & le congédie: le comte se reprend à l'instant, & dit qu'il n'a fait que plaisanter, de quoi la comtesse est si piquée qu'elle feint de se trouver mal & se retire en fureur; le comte la remercie de vouloir bien lui donner son congé. La scène

est ensuite transportée dans les jardins, où Diane prépare un concert pour charmer le comte d'Urgel. Le comte survient avec Polilla; il veut aborder les dames, mais Polilla l'en empêche, & le force de prendre un air distrait & de se répandre en louanges sur la beauté de ce lieu, les statues, les fleurs, en faisant semblant de ne pas jeter les yeux sur Diane qui demande au comte avec fierté qui lui a permis de venir la troubler dans sa solitude, quoiqu'elle eut secrètement employé Polilla, qui lui avoit caché sa relation avec le comte, pour l'y faire venir. Il lui fait de froides excuses, & se retire; Polilla dit à la comtesse que ce comte d'Urgel n'aime point la musique, & le second acte finit. Le troisième commence par une scène entre les trois amans; Don Gaston & le prince de Béarn déclarent au comte d'Urgel que las des rigueurs de Diane ils sont résolus d'offrir leurs vœux à Cinthia & Phéniffa; ce qu'ils exécutent en présence de Diane, qui commence à être fort piquée de se voir délaissée de tous ses serviteurs, & qui joue la coquette pour les ramener.

Elle reste enfin seule avec le comte d'Urgel & lui fait la fausse confidence, qu'ayant fait des réflexions plus mûres, elle a résolu d'épouser le prince de Béarn, & tâche d'a-

nimer sa jalousie par les louanges qu'elle donne à ce dernier. Urgel la loue de son choix, & dit qu'il va voler dans les bras du prince de Béarn pour le féliciter, ajoutant que pour lui il va offrir ses vœux à Laure, & fort laissant Diane au désespoir. Dans la dernière scène, Diane ne pouvant plus vaincre son penchant, cesse de dissimuler, & craignant de perdre le comte d'Urgel, lui avoue que c'est lui qu'elle aime; alors il avoue son stratagème & finit par l'épouser. L'auteur de cette comédie a fait voir une grande connoissance du cœur & du caractère des femmes; Polilla est un personnage très-facétieux, & les dissertations des acteurs sur l'amour sont pleines d'esprit: l'unité du tems n'y est pas observée, la pièce remplit dix à douze journées, & se joue avec un grand succès sur tous les théâtres d'Espagne. Les incidens en sont simples & naturels, ce qui ajoute à la beauté de l'intrigue, & rend la pièce propre à être représentée chez toutes les nations, les femmes ayant presque partout le même caractère; cette comédie présente un tableau naïf & vrai de ce qui se passe par-tout. L'intermède ou petite pièce dont j'ai promis de parler s'appelle le cochon de St. Antoine. C'est une farce complotte; les acteurs sont un mari, sa femme,

un chapelain, un caissier de quartier, & un homme qui châtre des cochons. Le mari ouvre la scène seul, & déclare le soupçon qu'il a d'une intrigue de sa femme avec le prêtre. Il feint une absence, résolu de les surprendre; la femme donne un rendez-vous à celui-là, qui arrive & s'annonce en imitant les cris d'un chat, ensuite il lui déclare précisément, qu'il est son serviteur & qu'il veut l'aimer à jamais, *de siècle en siècle amen.* La femme l'avertit d'être sur ses gardes de peur que le mari ne les surprenne, s'il revenoit à l'improviste; le prêtre dit qu'il a un stratagème tout prêt, & qu'elle n'a qu'à le faire passer pour un cochon de St. Antoine: le mari survient en effet, & la femme enferme son galant à l'étable aux cochons. Le mari appelle sa femme depuis la porte de la maison, entre enfin, & lui déclare qu'il veut fouiller par-tout, pour voir si elle n'a caché personne chez elle. La femme invoque à voix basse l'assistance de la Ste. Vierge, & lui voue un petit prêtre d'argent si elle veut la tirer du péril où elle se trouve. Le mari va à l'étable & voit une figure se mouvoir; la femme lui dit que c'est un cochon qu'elle a attaché à une corde, parcequ'il gâtoit son jardin. Le prêtre paroît marchant à quatre pattes, ayant une tête de cochon par dessus



son visage. Le mari qui voit la ruse, feint de s'y tromper, & demande si le cochon est châtré? La femme répond que non, sur quoi le mari qui voit passer un homme qui fait ce métier, l'appelle pour faire l'opération. Après un dialogue très-fâle entre le prêtre & la femme, pendant que le mari va chercher son homme, le mari revient & se met en devoir d'attacher la jambe du prêtre avec une corde. Alors commence une bataille; le commissaire du quartier arrive au bruit & sépare les combattans. C'est la fin de cette élégante pièce. Entre cette farce & la grande comédie on chante des tonadillas, ou arriettes à deux & trois voix, dont la musique est particulière à cette nation & le spectacle finit par danser un fandango. La seguedilla est une chanson qui n'est qu'une portion de la tonadilla.

La signora Belluonini fille du feu peintre Amiconi logeoit à côté de mon auberge; elle a beaucoup de tableaux peints par son père. Sa sœur la signora Castellini peint de très-jolis portraits au crayon, & ces deux sœurs sont très-bonnes musiciennes. Je passois presque toutes mes soirées chez ces dames, ou chez la comtesse de Benevent avec Mr. Munro, il s'y rendoit un grand nom-

bre de noblesse, mais point de femmes, excepté la fille de la comtesse, qui est mariée avec le fils du duc d'Osune. Tous les samedis j'allois à une *tertulia*, ou *rout*, chez le chevalier Touffaint, où j'avois le plaisir de voir beaucoup de dames Espagnoles.

J'allai un dimanche à l'église d'Atvella, à la porte de la ville, où je vis le roi Charles III. Il est fort brun, & ressemble aux portraits qu'on voit de lui en divers endroits. Il avoit 57 ans quand je le vis, son frère Don Louis qui étoit avec lui en a 46. J'y vis aussi le prince des Asturies, & ses deux frères, l'Infant Don Gabriel, âgé de vingt ans, & Don Antonio âgé de seize. Le prince des Asturies, qui en a vingt-cinq, est un des plus grands hommes & des plus forts du royaume. La princesse Louise de Parme son épouse, qui a vingt-un ans, lui a donné deux enfans, dont le fils aîné naquit en 1771. Le roi a encore une fille non mariée qui a vingt-neuf ans. Don Philippe, fils aîné du roi, qui vit à Naples, a été exclus de la succession, étant déclaré imbécille. Le roi de Naples est son troisième fils, & sa seconde fille est grande duchesse de Toscane. Quand la famille royale voyage, les mules sont toujours au grand galop, tous les jours il y en a plusieurs de tuées à ce métier

métier, & l'on met des relais continuellement.

La Douane est un des bâtimens les plus considérables de Madrid. Elle a été bâtie en 1769 dans la rue d'Alcala, de pierres blanches, à dix-sept croisées, cinq portes de face, & quatre étages. La maison de poste est un grand bâtiment de briques; on n'affranchit point de lettres. Je n'allai pas voir le *Parado*, une des maisons royales, située à six milles de Madrid, sachant qu'il n'y a ni tableaux, ni rien de curieux à voir. A quatre lieues de Madrid, près de la route d'Alcala, on trouve le village de *Mejorada*, dont l'église a une chapelle très-élégante, avec deux bénitiers curieux dont l'un est de marbre & représente trois enfans qui soutiennent le bassin, l'autre est porté par une figure de grandeur naturelle assise sur un monstre ailé qui sert de piedestal. Ces deux morceaux paroissent avoir été faits en Italie. On voit dans la sacristie un grand tableau de Luca Giordano, qui représente la fuite en Egypte. Une lieue plus loin on trouve le village de *Loches*, où il y a un couvent de religieuses de St. Dominique, fondé par Don Gaspar de Guzman, comte-duc d'Olivarès, premier ministre du roi Philippe IV. qui a contribué généreusement à embellir cette maison. L'é-

glise contient quatre tableaux capitaux, chacun représentant un paysage, où l'on voit, au premier la Vierge & l'enfant Jésus se reposant; plusieurs anges semblent les garder; au second la Noël, au troisième l'adoration des rois, au quatrième la sainte famille, l'enfant Jésus endormi sur les bras de sa mère.

Ces quatre tableaux qui sont petits, sont placés sur le grand autel. On voit au-dessus deux grands tableaux de douze pieds en carré. Le premier représente le triomphe de la religion. Cette figure allégorique est assise sur un char tiré par quatre anges; elle est vêtue d'une robe écarlate, & a un voile blanc, qui laisse sa face à découvert, elle tient un calice, un ange qui porte une croix dans sa main marche devant, il a une sphère à ses pieds; un autre ange l'accompagne, tenant un flambeau allumé, quatre figures suivent enchainées au char; l'une est une femme qui a un grand nombre de mamelles, & doit figurer l'hérésie; un grand nombre de petits anges volent devant le char, & portent des couronnes triomphales. Le second tableau représente Melchisédech offrant des pains à Abraham, & recevant la dixième du butin de ce patriarche; les habillemens des deux figures principales & ceux des soldats, quoique peu exacts quant au

coſtume, font voir la richeſſe d'imagination du peintre.

Au-deſſus de la grille du chœur on voit deux tableaux auſſi grands que les précédens; le premier répréſente quatre docteurs de l'Eglife avec St. Thomas, Ste. Claire & St. Bonaventure; l'autre, les quatre Evangéliſtes déſignés par leurs attributs; toutes ces figures ſont debout, & de grandeur naturelle. Ce dernier tableau ſe gâtera ſi on n'y met une bordure neuve, ayant actuellement des plis. On voit dans cette même églife deux autres tableaux de la même grandeur. L'un répréſente Elie dans le déſert, à qui un ange apparoit & le reconforte. L'autre, les Iſraélites recevant la Manne; ce dernier tableau eſt répréſenté comme ſ'il étoit ſoutenu par quatre enfans. Tous les dix tableaux dont on vient de voir la deſcription ſont de Rubens, & égalent les plus beaux ouvrages de ce peintre, tant pour le coloris que pour l'expreſſion. On voit dans la ſacriſtie pluſieurs très-bonnes copies de tableaux du Titien, de Vandyck & Paul Véronèſe, & un tableau du Tintoret, répréſentant St. Dominique reſuſcitant un mort. L'auteur d'une deſcription de ce couvent, imprimée en 1772, a fait des obſervations très-ſenſées, qui ont été ſans fruit, les voici:

„ On voit sur l'autel un tabernacle d'or-  
„ dre Corinthien, composé d'ivoire, de la-  
„ pis lazuli, & de différens métaux; il est  
„ revêtu de colonnes de très-bon gout; mais,  
„ comme si l'on avoit eu dessein de gâter la  
„ beauté de cet autel, on y a placé un grand  
„ nombre de chandeliers sur des pieds, &  
„ plusieurs statues de saints, de bois, très-  
„ mal sculptées; ce qui est très-propre à ca-  
„ cher les tableaux, & à les gâter par la  
„ fumée. Un grand nombre d'autels à Ma-  
„ drid sont garnis de la même manière, de-  
„ sorte que les amateurs & tous les gens  
„ raisonnables en sont choqués ou en rient.  
„ Je ne pus m'empêcher d'en dire ma pen-  
„ sée ouvertement, mais l'ignorance triom-  
„ phe des réflexions les plus sensées. En-  
„ vain voudroit-on faire sentir le ridicule  
„ de convertir les autels en buffets de vais-  
„ selle, comme si l'on vouloit donner un  
„ repas. Une coutume tout aussi ridicule  
„ & méprisable, c'est qu'on substitue des car-  
„ tons couverts de papier argenté à la place  
„ de la vraie vaisselle d'argent, à cause des  
„ vols qui se font quelquefois les jours  
„ de fête. Les festons & groupes de raisins,  
„ de melons & autres fruits sculptés qui ser-  
„ vent de décorations à nos autels, ressem-

blent à ces offrandes que les payens présentent à leurs divinités champêtres.

Je me rappelle d'avoir vu dans l'église de N. Dame de l'escalier à Parme un des plus beaux tableaux du Corrège peint à fresque, représentant la Vierge & l'enfant Jésus, dont les religieux ont orné les têtes en clouant dessus des couronnes d'argent massif.

*Risum teneatis amici !*

Une coutume particulière en Espagne c'est d'afficher en certains jours un écriteau sur les portes des églises, où l'on lit ces mots *Oy se saca anima*, c'est-à-dire, que ce jour là une ame est délivrée du purgatoire. Mr. Baretti en a déjà fait mention. J'ai trouvé dans l'almanach de Madrid pour l'année 1773, que les jours assignés à cette opération salutaire, qui se fait en disant des Messes particulières, sont le 7 de Février, le 2, le 13 & le 14 de Mars, le 2, le 3 & le 14 Avril, le 3, le 5 & le 13 de Juin; c'est-à-dire, qu'il y a cette année dix ames sauvées du purgatoire. Sans-doute qu'on les y laisse pendant les mois les plus froids de l'hyver, afin de les tenir au chaud; sans quoi il sembleroit tout aussi bien de les délivrer toutes d'un jour. Ces Messes n'ont leur vertu qu'en les célébrant dans la chapelle du palais royal de Madrid. La vérité

de la délivrance est attestée par le témoignage de l'almanach & du prêtre qui dit la Messe, autorité aussi respectable que celle du batelier, qui déclara autrefois d'avoir passé St. Pierre sur la Tamise, de *Lambeth* à l'abbaye de *Westminster*, lorsqu'il y alla pour en faire la dédicace.

On expose toutes les années, le 27 Juillet, dans l'église du couvent de l'incarnation à Madrid, une phiole contenant du sang de St. Pantaléon, qui se liquéfie miraculeusement ce seul jour, de la même manière que se fait le miracle de St. Janvier à Naples. J'ai vu celui-ci le 6 Mai 1769, étant dans cette dernière ville, j'ai même baissé respectueusement les phioles qui contenoient ce sang précieux, mais sans avoir le bonheur de m'appercevoir d'aucun changement ni avant ni après le miracle, qui s'exécuta vers sept heures du soir. Voici comment la chose se passa. On avoit construit une chapelle dans le milieu de la rue, au milieu de laquelle étoit un autel. Un prêtre tenoit dans sa main une grande bouteille assez peu transparente, dans laquelle étoient renfermées deux autres plus petites qui contenoient le sang. Après l'avoir secouée pendant onze minutes & demie, il sonna une clochette, & s'écria, *il miracolo è fatto*. La populace & moi



nous le tinmes pour dit, & chacun s'en alla très-édifié. Ce même fang de St. Janvier a une vertu particulière pour arrêter les éruptions du Vésuve, mais on n'en fait jamais usage dans les occasions, fans-doute pour ne pas user sa vertu. Je vis dans la même fête trente-six bustes de Saints, d'argent massif, qu'on portoit en procession pour être temoins du miracle: on avoit attaché à leurs mains des moineaux & des bruans en vie pour s'en amuser, & des petits garçons, à qui on avoit attaché des ailes de carton, suivoient, représentant des anges.

---

## C H A P I T R E X V I I .

*Description de Madrid; sa population. Grands d'Espagne. Ordres de chevalerie. Bobémiens, ou Cingari. L'auteur va de Madrid à Tolède. Cathédrale de cette ville.*

**M**ADRID est la *Mantua Carpetanorum* des anciens, elle est située à 13°. 49'. de longitude depuis le méridien du Cap de Fer, & à 40°. 26'. de latitude. Le roi Philippe II. y transporta sa résidence depuis *Tolède* en 1563, & ses successeurs y ont constamment

demeuré depuis ce tems. On prétend que Madrid a 300 mille habitans, & on y compte 140 églises; le nombre des carosses n'y monte qu'à 4 ou 5000. Les habitans lui donnent le nom de *Villa*; elle est environnée de toutes parts de montagnes couvertes de neige pendant la plus grande partie de l'année; Madrid n'a ni murs, ni fossés, ni fortifications; elle a plusieurs portes; la plus considérable est celle d'Alcala. Trente fontaines publiques lui fournissent des eaux, qui ne sont pas toutes également salubres; ce qui fait qu'on vend celles de la meilleure qualité par les rues, en les transportant dans des cruches de terre, portées à dos d'ânes. La plupart des maisons sont de briques; les croisées sont garnies de jalousies, mais qui ne sont plus fermées avec autant de soin que du passé, depuis que les Espagnols se sont corrigés de la passion qui leur a donné son nom. La rivière Mançanarès passe à côté de la ville; ses eaux sont fort basses en été, & son lit reste presque à sec, tandis qu'en hyver elle grossit considérablement par la fonte des neiges. Cette rivière a deux ponts; le premier qui a été construit sous le roi Philippe II. en 1584, s'appelle le *pont de Ségovie*; il a 695 pieds de long sur trente-six de large; l'autre, appelé le *pont de Tolède*,